

## CHRONIQUE.

(PARTIE OFFICIELLE)

Dans la dernière séance de la Société historique algérienne, M. le président annonce qu'il lui est parvenu un mémoire, avec dessins à l'appui, relatif à des modifications qu'il serait utile d'apporter au tracé du Génie, pour la construction (côté nord) de la partie du front de mer des fortifications d'Alger, qui s'étend entre la porte de France et le Fort-Neuf.

« Ce tracé, dit M. le président, contrairement aux principes adoptés en pareille circonstance, empiète sur la terre au lieu de prendre sur la mer; aussi, loin de faire gagner du terrain à la ville basse, déjà bien pauvre pourtant en espace uni, resserrée qu'elle est entre le littoral et la montagne, il lui enlève trente immeubles, parmi lesquels se trouve le bâtiment de la Bibliothèque et du Musée, ce remarquable échantillon de l'architecture privée des Indigènes.

« Certes, nous ne sommes pas plus indifférents que nos autres concitoyens aux intérêts de la cité; mais, comme il existe un corps constitué spécialement chargé de les défendre, nous ne saurions avoir la prétention d'usurper ses droits, ni de remplir ses devoirs.

« C'est donc au nom de l'art seulement que je prends aujourd'hui la parole.

« Les belles habitations indigènes que les exigences de l'alignement n'ont pas fait tomber sont fort peu nombreuses; parmi celles qui existent encore, la maison de la bibliothèque et du musée est une des plus appréciables et celle qui s'est le mieux préservée de ces travaux d'appropriation inintelligente qui dénaturent le caractère des constructions mauresques. Son affectation à un service scientifique, littéraire et artistique fait même espérer qu'elle pourrait un jour s'enrichir de bien des détails d'architecture intéressants que la démolition des immeubles de même nature encore subsistants pourra rendre disponibles. Ce sera, par exemple, tel plafond précieux, tel morceau de sculpture remarquable qui pourront s'encadrer dans quelque partie de la construction

réservée. On arriverait ainsi à constituer une maison mauresque vraiment modèle qui donnerait aux étrangers une idée de ce qu'était une belle habitation indigène. Il est urgent de prendre un parti à cet égard, si l'on ne veut pas avoir un jour la honte d'entendre les étrangers demander où l'on peut à Alger visiter une maison algérienne; et, sur la réponse négative, faire remarquer qu'il n'y a pas eu de Vandales en Afrique qu'au 5<sup>e</sup> siècle » !

Après cet exposé, le mémoire avec les dessins à l'appui est mis sous les yeux des membres de la société qui constate les points suivants :

On peut, en exécutant le projet expliqué dans ce mémoire, faire gagner à la ville 4,000 mètres de terrain et conserver les 30 immeubles désignés pour être démolis, parmi lesquels se trouve la belle maison de la Bibliothèque et du Musée. La valeur de ces 4,000 mètres et celle des 30 immeubles qu'on n'aura plus besoin d'exproprier, dépasse les dépenses qu'il faudra faire pour modifier le tracé du Génie, dans le sens indiqué audit mémoire. Par ces motifs, la société déclare que, sans aborder le côté utilitaire de la question, mais en se maintenant à son point de vue spécial, celui de l'art, elle accepte le mémoire dont il s'agit et charge M. le président de le présenter en son nom à M. le Maire d'Alger, avec prière d'en saisir le Conseil municipal.

En vertu de cette décision, M. le président a remis le projet expliqué ci-dessus à M. le Maire, qui a bien voulu le communiquer au Conseil municipal.

La lettre suivante, adressée au président de la Société historique algérienne, fera connaître la suite de cette affaire, jusqu'au moment où nous mettons sous presse notre 27<sup>e</sup> n<sup>o</sup> (1) :

Alger, le 7 juin 1861.

Monsieur le Président,

Je me suis empressé de soumettre au Conseil municipal le projet présenté par la Société Historique Algérienne et que vous m'avez adressé le 27 mai dernier, relativement à des modifi-

---

(1) Le désir de donner à nos lecteurs tous les détails relatifs à une question qui ne peut manquer de les intéresser vivement, a causé le retard que subit la publication de ce numéro.

cations proposées au tracé des fronts de mer du côté Nord, — modifications qui auraient pour but de faire gagner, par atterrissement sur la mer, une surface à bâtir de 4 à 5,000 mètres de terrain, tout en permettant de conserver le bâtiment affecté à la Bibliothèque et au Musée.

Sans entrer dans l'examen du projet, au point de vue de la défense militaire, ce qui ne rentrait pas dans ses attributions, le Conseil, frappé comme vous, de l'importance qui résulterait pour la ville de cette augmentation de terrain, surtout sur un point où elle se trouve resserrée, et, d'un autre côté, de la nécessité de conserver le bâtiment du Musée, comme dernier vestige de l'architecture mauresque, a décidé qu'il y avait lieu de prendre le projet en très-sérieuse considération.

Le Conseil a appelé l'attention toute particulière de M. le Directeur Général sur une question qui intéresse l'avenir de la ville d'Alger, à tous les points de vue, et il a demandé qu'elle fût soumise à l'examen d'une commission mixte.

Espérons, Monsieur le Président, que la protestation de la Société historique algérienne, appuyée unanimement par le Conseil municipal, aura un résultat favorable; et vous pouvez assurer la Société que vous présidez, que le concours de la Municipalité dans cette circonstance, comme dans toute autre, ne lui fera pas défaut.

Agréez, etc.

*Le Maire d'Alger,*  
J. SARLANDE.

L'affaire est donc engagée officiellement sous les auspices les plus favorables : quelle qu'en soit l'issue, ceux qui avaient mission de parler, les uns au nom de l'art, les autres au nom de la cité, ont tous accompli leur devoir. Si l'acte de destruction doit s'effectuer, ce ne sera pas du moins sans qu'aucune voix ait fait entendre une protestation.

---

#### PARTIE NON OFFICIELLE.

---

AUMALE (*Auzia*). — M. Eugène Guès, commissaire de police à Aumale, nous adresse les détails suivants sur une importante découverte archéologique qui a été faite le 4 juin dernier à quelques kilomètres de cette ville, sur la route de Médéa.

En pratiquant des défrichements, un colon a mis au jour une

colonne milliaire, grossièrement taillée, haute de 1<sup>m</sup>70, d'une circonférence moyenne de 0<sup>m</sup>60 et sur laquelle on lit en caractères de 0<sup>m</sup>02 parfaitement conservés :

IMP. CÆSAR T. Æ  
LIVS HADRIANVS  
ANTONINVS AVG.  
PIVS PON. MAXI  
MVS TRI. POT. XVIII  
CoS. III P. P. AB AV  
ZIA M. P. III

A la cinquième ligne, l'auteur de cette copie, influencé sans doute par le souvenir classique des fameux tribuns du *peuple*, avait lu POP. Nous n'avons pas hésité à restituer la véritable leçon POT ; la formule consacrée pour la mention de la puissance tribunitienne appelait tout naturellement cette correction.

En ce qui concerne la partie graphique de ce document, nous n'avons à signaler que deux ligatures, toutes deux à la première ligne, où A, E sont liés, dans les mots *Caesar* et *Aelius*.

Nous avons dit que cette intéressante épigraphe avait été découverte sur la route de Médéa ; ajoutons pour préciser, qu'elle était placée sur un monticule qui commande la gorge d'une vallée aboutissant à ladite route actuelle qui se trouve ainsi un peu en dehors de la voie romaine. Cette voie est celle qui partait de Carthage pour aboutir à Julia Caesarea et se jalonne en Algérie par les ruines de Tebessa (Theveste), Cirta (Constantine), Mileu (Mila), Cuiculum (Djimila), Sitifis (Sétif), Zabi (Bechilga, auprès de Msila), Auzia (Aumale), Rapidi (Sour Djouab), Tirinadi (Berrouaguia), Sufasar (Amoura), Aquæ calidæ (Hammam Rir'a), Cæsarea (Cherchel).

M. Guès estime à trois kilomètres la distance entre Aumale et le lieu de la découverte. Mais cette distance doit être plus grande, si notre colonne milliaire était à sa place primitive ; car les trois milles romains indiqués dessus équivalent à près de quatre kilomètres et demi, en adoptant pour le mille romain l'évaluation moyenne de 1481 mètres. Il est intéressant de déterminer exactement cette distance, en ayant bien soin de suivre la direction romaine, ce qui peut être facilité par l'observation intelligente de la ligne de meilleure viabilité et des restes de postes antiques qui la jalonnent.

Il faudrait savoir encore dans quelle situation la colonne milliaire a été trouvée ; si elle était restée droite ou si (ce qui est beaucoup plus probable) elle était couchée ; si elle était enfouie ou à fleur du sol ; enfin, s'il y a lieu de penser qu'elle était là sur son emplacement primitif. Sa position au sommet d'un monticule le donnerait à penser, et le fait deviendrait presque certain, si à l'endroit où elle se trouvait il n'y a pas les traces d'un bâtiment de quelque importance où on ait pu l'appor-

ter d'ailleurs, pour l'employer comme matériaux de construction.

M. Guès nous fait savoir, il est vrai, que tout près de là est une espèce de silo où étaient rangées, le col en bas et vides, huit amphores, hautes de 0,40 c. Il y avait encore à côté de notre colonne milliaire un squelette d'enfant, paraissant remonter à une époque très-reculée, et qui, à en juger par la forme du crâne, n'appartient pas à la race arabe, dit notre honorable correspondant.

En attendant que nous recevions toutes les informations signalées ci-dessus, occupons-nous de l'inscription : Elle n'offrait aucune difficulté de lecture, vu sa complète conservation et nous pouvons accepter avec confiance le texte de la copie de M. Guès, après la légère correction que nous avons dû y faire.

Elle se traduit sans difficulté :

« L'empereur César Titus Ælius Hadrianus Antoninus, auguste, pieux, grand pontife, investi dix-huit fois de la puissance tribunitienne, quatre fois consul, père de la patrie. — A 3 milles d'Auzia.

On voit que la dédicace de ce monument itinéraire est faite à Antonin le Pieux, qui avait pris les noms de son prédécesseur Hadrien, lorsqu'il fut adopté par lui et qu'il en reçut le titre de César et la puissance tribunitienne, en 138 de J.-C. Quant à son quatrième et dernier consulat, il est de l'année 145.

Avec ces données, notre colonne milliaire se trouve datée de l'an 155, celle où Antonin le pieux se trouvait investi pour la 18<sup>e</sup> fois de la puissance tribunitienne.

Nous reprendrons l'étude de ce curieux document, lorsque nous aurons reçu les renseignements complémentaires indiqués plus haut. En attendant, nous le recommandons vivement à nos correspondants d'Aumale, pour qu'ils le fassent transporter dans cette dernière ville, où il sera plus facile d'en assurer la conservation.

LES LOTOPHAGES. — Ou nous écrit de St-Louis (Sénégal), le 20 avril 1861.

J'avais déjà eu l'honneur de vous écrire une fois pour me mettre en relation avec vous ; et, précisément, le navire qui portait ma lettre a péri corps et biens.

Aujourd'hui, profitant de la complaisance de M. Léonard, lieutenant de tirailleurs algériens, je vous envoie, pour le Musée d'Alger, une peau de léopard assez entière, je crois, pour être montée et une *grue couronnée*, un des plus beaux oiseaux du Sénégal, où on le nomme *oiseau-trompette*, à cause de son cri qui, cependant, selon moi, imite bien plus les braiments de l'âne que le son de la trompette (1).

---

(1) Le Musée d'Alger n'ayant plus de section zoologique, depuis que ses collections en ce genre ont été remises à l'École de médecine, les objets d'histoire naturelle envoyés par M. le colonel Faidherbe ont été adressés à l'Exposition permanente. — N. de la R.

Permettez-moi maintenant de vous parler d'une petite question d'histoire ancienne africaine :

Les *lotophages* ont toujours joui d'une certaine célébrité ; et, ne serait-ce que parce qu'une rue d'Alger porte leur nom, il doit y avoir aujourd'hui plus de personnes que jamais à se demander ce qu'étaient ces mangeurs de *lotos*.

Quand j'étais en Algérie, il était admis que les *lotos* en question était le fruit du *zyzyphus-lotus*, jujubier dont tous, plus ou moins, nous avons sucé la pulpe desséchée que nous arrachions, en expédition, aux buissons épineux qui bordaient le sentier.

Ce fruit doux n'est pas bien remarquable. Il existe au Sénégal, un peu plus gros qu'en Algérie et il se nomme *sid dem* en ouolof.

On conçoit difficilement qu'on s'en nourrisse ; c'est là le côté faible de l'ancienne explication.

Dernièrement, en lisant le nouveau recueil *Le tour du monde*, je vis que M. le baron de Krafft, combattant cette explication comme peu rationnelle, prétend que les *mangeurs de lotos* sont tout simplement les mangeurs de *dattes fraîches*, dont le nom *rotob* est prononcé *lotob* dans le pays de Tripoli.

Tout en m'inclinant devant cette explication de fraîche date, je me permettrai, puisqu'il y a doute, d'en proposer une autre que je tenais en réserve depuis longtemps.

Celle de M. de Krafft, en effet, a son côté fort et son côté faible. Il est certain que cette particularité de se nourrir de dattes, fruit très remarquable et inconnu en Europe, a pu frapper les anciens géographes, au point de leur faire créer le nom en question.

Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui les *beni-Mzab* se définir en quelque sorte par cette alimentation (qui n'est pas sans inconvénients, à ce qu'il paraît) quand ils disent :

*Ana Mzabi heur, nakoul et-temeur, etc.*

Voilà le bon côté de l'explication de M. de Krafft ; mais que le *rotob* ou *lotob* du patois tripolitain de nos jours soit le *lotos* du nom grec ancien — cela paraît un peu forcé.

Pendant la disette occasionnée par la guerre au Sénégal, je remarquai que les noirs, faute du mil qu'ils n'avaient pu cultiver, récoltaient et transformaient en couscous, la graine de nénuphar (*lotus*, *lotos*), dont les marais et les lacs du Soudan sont couverts. (Cette graine s'appelle *ndiaghar* en ouolof, *ndaïri* en foulah).

Le fait me frappa, et j'acquis plus tard la certitude que tous les Soudaniens aiment beaucoup cette nourriture et n'ont pas même besoin qu'il y ait disette pour y avoir recours.

Les voyageurs grecs ayant pénétré dans l'intérieur, auraient-ils été frappés de voir manger une plante bien connue en Europe, mais où on ne la mange pas ?

Je vous livre cette hypothèse pour ce qu'elle vaut : et elle ne vaut pas grand chose. si les *lotophages* ont été bien placés par la géographie

ancienne en *Berberie* et s'il n'arrivaient pas jusque dans l'intérieur du continent, Car il faut dépasser, je crois, non-seulement la zone atlantique, mais même le Sahara, pour parvenir aux régions bien arrosées des mangeurs de nénuphar.

Veuillez agréer, etc.

L. FAIDHERBE,

L'EUPHORBE ET LE ROI JUBA. — On nous écrit de Constantine, le 7 mai 1861 :

M. le Président,

Dans le dernier numéro de la Revue africaine, page 85, vous parlez, à propos de Juba, de l'euphorbe et vous donnez, entre parenthèses et avec un point d'interrogation, la synonymie de *lebin*. C'est en effet le nom que porte une plante du même genre, l'euphorbia *helios copia* (à ce que dit M. Prax, dans la Revue d'Orient de novembre 1850). On lui donne aussi le nom de *halib ed daba*, et c'est le nom qu'elle porte à Constantine. J'espère qu'en ma qualité d'ancien traducteur d'Abderrezzaq et du cheikh Daoud, et de traducteur actuel du second livre d'Avicenne, vous voudrez bien me permettre de vous communiquer quelques renseignements sur l'euphorbe, qui a fait partie de la matière médicale des Grecs et des Arabes, et se trouve encore aujourd'hui dans nos officines. L'euphorbe découverte par Juba est appelée aujourd'hui *euphorbia officinalis*, par la raison qu'elle fournit le médicament du même nom, qui n'est autre chose qu'une *céreo-résine*, d'après les analyses. Vous pouvez lire dans Pline, XXV, 38, l'histoire de l'euphorbe, et il est inutile que je vous reproduise ce qu'il en dit. On retrouve aussi l'histoire, mais plus particulièrement médicale de l'euphorbe, dans Dioscorides, III 80, édition de Matthiolo. Juba, dit Pline, trouva l'euphorbe sur le mont Atlas. On lit dans Dioscorides : *Euphorbium libyca arbor est quae in Tmolo juxta Mauritaniam invenitur*. Je ne sais si je dois recommander à votre science archéologique ce mot de *Tmolo* qui m'est inconnu, ou si je ne dois pas plutôt y voir une corruption du texte. Les médecins arabes ont reproduit cet article de Dioscorides. On lit dans la traduction latine de Sérapion, traduction toute criblée de fautes et de transcriptions monstrueuses : *Nascitur in Mauritania caesariensi et Tabæ*. Je suis fâché de n'avoir pas à ma disposition le volume d'Ebn Beithar, que l'on m'a promis, où se trouve la lettre FA. Cet auteur, qui reproduit presque tout Dioscorides, transcrit généralement assez bien les noms propres. Avicenne cite également Dioscorides; mais comme partout, le texte imprimé, le seul que je possède, fourmille de fautes; on y lit d'abord :

ينبت في لونية (الوبية) من ارض مسد او بلاد موروسل (موروسية?)

Plus loin on lit une autre traduction de Dioscorides :

وأول من وقع على هذا الدوا واستنبط علمه يونس (يوباس) ملك  
لونية (لوبيث)

Cribase, abrégiateur de Dioscorides, dit : *In Atlante monte*. Je crois donc qu'il faut abandonner ce *Tmolo* et le considérer tout simplement comme une faute d'impression, faute qui a pu exister dans les manuscrits et dérouter les traducteurs. On retrouve ce que les anciens ont dit de l'euphorbe dans les ouvrages de matière médicale des modernes, et notamment dans le dictionnaire de Mérat et Belens. Aujourd'hui l'euphorbe se récolte encore au Maroc, dans la montagne surtout, aux environs de Sous, ainsi que me l'a affirmé un indigène qui tient de la *فربيون* dans sa boutique ; j'ai même trouvé dans ses échantillons des débris de la plante. On dirait la tige de certaines plantes grasses de la famille des cactus. Ce débris ressemble à une tige à quatre rainures profondes, à saillies hérissées de poils, sa grosseur est celle du doigt. Il est probable que vous trouveriez de la *ferbyoun*, chez la plupart des mozabites d'Alger, car on la rencontre chez ceux de Constantine. Je lis dans Abderrezzaq que l'euphorbe, *ferbyoun*, se dit en berbère *takart* تاكارت. Un autre petit dictionnaire de synonymes, que j'ai en double, me donne d'une part *takart* تاكارت et de l'autre *takoût* تاكوت voici le texte du dernier.

فربيون هو صمغة تسمى بالبربرية تاكوت

L'auteur de ce petit traité, s'appelle Obéid Allah Abderrahman ben Mohammed ben Amar ben Mouça el-Farsi ; son petit livre n'est autre chose qu'une nomenclature alphabétique des noms de médicaments, les uns employés dans les auteurs et les autres vulgaires, placés en regard.

L'euphorbe officinale se trouve aussi mentionnée dans la flore d'Arabie de Forskal, mais aucune des nombreuses espèces du genre n'y porte le nom de *ferbyoun*.

L. LECLERC,  
Médecin-Major au 2<sup>e</sup> spahis.

---

Pour tous les articles non signés,  
Le Président,  
A. BERBRUGGER.